La Phalange -

André Gide : **Nouveaux Prétextes** (Mercure de France).

« L'Imagination imite, c'est l'esprit critique qui crée. » Cet aphorisme paradoxal, dans lequel André Gide résume un passage « d'*Intentions* » de Wilde, nous montre l'importance qu'attache l'auteur de l'*Immoraliste* à ses pages de critique et nous explique qu'il les réunisse en volumes sans même en exclure ce qui, chez un autre, ne serait que broutilles, copeaux. Gide ne distingue pas l'intelligence critique du génie créateur et ses *Prétextes* sont un peu ses *Essais* ou ses *Caractères*, une part notable de son œuvre. Il les travaille avec le plus grand soin et les compose comme des morceaux d'éloquence française. Ces pages sont bien plus dogmatiques qu'il ne paraît : Gide nous y livre son esthétique. L'abnégation de l'esprit seule fait la critique objective : la critique subjective, celle pour qui les œuvres ne sont que des *prétextes*, est en réalité normative. En outre, elle est psychologique et pathétique : c'est le drame et le roman d'un esprit.

L'auteur de *Paludes* n'a pas pour rien fait l'*Apologie de l'Influence*. Gide paraît, dans ses écrits, divers, ingénieux et vraiment créateur. Mais Narcisse a besoin d'un étang et il nuance musicale-

ment la voix de la Nymphe Echo. Gide ne crée si parfaitement ensuite que parce qu'il a été d'abord fortement influencé. Uniquement préoccupé de lui-même, il a pourtant une sympathie générale et s'il paraît confondre les plans, c'est parce qu'il ne construit que des palais de reflets. Il réagit toujours admirablement : encore faut-il que le premier venu vienne lui donner la chiquenaude. Ce peut être Shakespeare, ce peut être Jules Renard. Bien davantage : *de minimis curat hic prætor* : il se plaît à regarder son intelligence, excitée par le plus petit *prétexte*, élaborer des paysages vastes et miraculeux et plus émouvants d'être des mirages. Ainsi examine-t-il, comme Micromegas, le non-être (1) qu'il tient sur son pouce, mais il n'éclate jamais de rire.

Il est grave même dans le sourire et se révolte du scepticisme. Pour qui se tient dans le temps il est très instructif d'écouter André Gide, *sub specie æterni*, confronter pour les éclairer entre eux Eschyle, Platon, Racine et Francis Jammes. Mais s'il est très vrai qu'il n'y a, temporellement, aucun rapport entre une œuvre d'art actuelle et une autre qui a deux mille ans, dans l'éternité elles se confondent. Or Gide nous avertit qu'il réfléchit sur *quelques points de littérature et de morale* : il aurait dit d'*esthétique*, s'il avait osé, ou de *psychologie*, mais pas de *métaphysique*, car cet artiste n'est pas abstrait.

Il n'est pas abstrait parce qu'il a besoin de ferveur. « Les *Nourritures Terrestres* » sont un cri de ferveur, un appel : « Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur !... » Enseigner est une bonne méthode pour apprendre. Si la ferveur lui était naturelle, il ne s'exalterait pas, ne s'apercevant pas d'un manque. André Gide vaut surtout par ce qui lui manque, car chaque fois qu'il s'aperçoit d'un manque il fait une œuvre pour le combler, car il a découvert successivement ce à quoi il a successivement aspiré. S'il s'établit un jour solidement dans son domaine, s'il cultive jamais son jardin, ce sera la fin de Candide.

André Gide est un artiste à réaction romantique, et non classique. Le danger pour lui ne pourrait venir que d'un contrepoids exagéré, que d'une volonté meurtrière de discipline. La réaction classique en effet c'est la mort : elle n'a pas pour stimulant la sensation, mais la notion. Elaborer ce qui a déjà été élaboré, ne penser que par l'in-

(1) Une foule de petits bonshommes de lettres nous prouvent aujourd'hui que le *Non-Etre* est.

termédiaire d'une pensée, *née, elle, de la sensation*, c'est évidemment ne rien créer. Tout grand artiste fut un créateur et ne devint classique qu'après sa mort et pour la mort de celui qui croit l'imitation permise. Rien n'est plus absurde que le *classicisme* : une époque dominée par cette illusion est forcément vouée à la stérilité. André Gide lui-même me paraît se méprendre gravement sur ses tendances, lorsqu'il condamne le Romantisme. Lui qui est tout mouvement, tout passion, n'est-il pas maintenant appelé vers le Romantisme ?

Certes il n'a pas à en craindre les excès ; mais il a encore cette conquête à faire : découvrir, non plus l'idée de la sensation, mais la sensation elle-même, ne plus interpréter ce qu'il sent. Car entre les plus grands poètes, qu'il *comprend* si bien, et son cœur, les idées comme des idoles se dressent pour refroidir ses émois. Qu'avait-il à défendre judicieusement Baudelaire contre Faguet, lorsque Faguet traitait le poète des « *Fleurs du Mal* » « d'illustre mystificateur dont l'unique excuse est d'être lui-même la dupe de ses propres mystifications » lorsqu'il écrivait : « Je relis Baudelaire et je suis encore surpris qu'il « en ait eu » pour plus d'une génération » ? Une grossièreté dans l'espèce n'eût rien prouvé, mais elle eût été éloquente, car il y a des cas où il faut appeler Paris Paris et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume.

Au risque de m'hypnotiser moi-même, et en attendant, je lirai les « Prétextes » comme un cantique.

J.-H. Retinger : *Histoire de la Littérature Française* (*Du Romantisme à nos jours*) (Grasset édit.).

Veulerie, vanité, paresse ou envieuse répugnance à consacrer une page tardive à des œuvres vieilles de quinze ans, qui se sont « classées » d'elles-mêmes et qu'on ne saurait plus « éreinter » sans ridicule, notre Critique nationale ne sort du mutisme passablement gênant où elle s'est cantonnée que pour affecter une ignorance sans élégance : « J'ignore M. Claudel », professe le spirituel M. Faguet, si content de son mot qu'il le reprend : « J'ignore M. Vielé-Griffin ». MM. Lemaître et Maurras font de la politique, M. Beaunier du journalisme.

Ne nous étonnons donc pas que, pour satisfaire les besoins du public cosmopolite, déja fourni d'Anthologies françaises par l'initiative commerciale de la Hollande, de la Belgique et de la

Suisse, d'entreprenants publicistes se chargent de rédiger l'histoire de notre littérature contemporaine !

M. Retinger, lui, « n'ignore pas M. Claudel », il en dit même beaucoup de bien, ainsi que de M. Gide ; il parle avec respect de M. Valéry et si l'idée qu'il s'est faite de M. Vielé-Griffin est un peu vague, c'est que les personnes qui l'ont renseigné ont omis dans la liste des œuvres de ce poète : Swanhilde, Phocas, Palaï, l'Amour sacré, Wieland, Sapho ; il est inutile d'ajouter que notre critique bénévole ne considère pas Verhaeren comme un poete « français » : M. C. Morice n'a-t-il pas écrit quelque part : « M. Verhaeren est un allemand qui règne chez nous par droit de conquête » ?

Cette tentative de démantellement de notre littérature est accueillie sans ombrage outre-Rhin. *Paris-Journal* proteste aujourd'hui, est-ce logique ? Mais M. Retinger est un peu bien dépourvu des qualités qui font un critique autorisé ; sa culture l'a mal préparé à ce travail qu'il traite, du reste, en besogne sabotable.

Un manque *d'humanités* se peut dissimuler à condition qu'on ne cite pas du latin. Ce n'est pas que M. Retinger abuse des citations, mais quand il en fait, il n'a pas de chance ; ainsi :

Le *castigat ridendo mores* de Santeuil, devient : *ridendo castigare mores* (p. 70).

Le *si parva licet componere magnis*, du proverbe virgilien devient : *Si parva magnis comparare licet* (p. 70).

L'O felix culpa de Saint-Augustin devient, sous la plume magique de M. Retinger : *Oh dulcis culpa* (p. 180.)

Sa connaissance des textes sacrés n'est pas davantage infaillible :

« ... pareil, écrit-il, au lion de l'*Ancien Testament* qui cherche qui il dévorera ».

Vous avez courtoisement reconnu le *Quaerens quem devoret* de Saint-Pierre (Epitres I. V. 8), (p. 86).

Ses hypothèses historiques sont contestables :

« Il affirme qu'il n'importe pas pour l'histoire des lettres que la maîtresse d'Horace ait eu nom *Lydie* ou *Julie* :

Erreur, car dans la seconde hypothèse Horace eut subi le sort d'Ovide : Lydie est un nom d'esclave ; Julie est la fille ou la sœur de Caesar (p. 96).

Les coquilles abondent :

Le *Pœuf* d'Hennique devient *Pouf* ! Madame *Rachilde*, *Rechilde*.

La ponctuation des vers cités est fantaisiste.

Les erreurs documentaires sont souvent graves : il crédite Coppée

d'avoir loué le premier H. de Régner à ses débuts. C'est confondre Coppée avec Jean Lorrain, qui « lança » Régner dans L'Événement, ou confondre Régner avec Pierre Louys, filleul de Coppée.

Une erreur plus terrible chez qui prétend classer et qualifier nos écrivains est celle qui dévoile une ignorance inexcusable, dans l'espèce, des textes les plus fameux.

M. Retinger ne connaît pas le dialogue du Sphinx et de la Chimère de la *Tentation* ! « Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inéprouvés ».

En parlant de J.-K. Huysmans notre critique, en effet, s'exprime ainsi : « ... d'autre part il (Huysmans) cherchait des sensations nouvelles : Je cherche des parfums nouveaux, *d'ailleurs* plus larges, des plaisirs inéprouvés », *a-t-il écrit quelque part.* » (p. 140).

Cela est impardonnable et vraiment monstrueux.

On ne sabote pas ainsi une besogne même vénale et nous sommes en droit d'exiger quelque respect des grandes œuvres, respect qui chez qui les ignore doit se traduire par le silence.

LOUIS VERNÈDE.